

quetterie ajoutait de ressources et d'imprévu aux lignes si pures de son visage irréprochable, tout cela s'était évanoui.

La coquette avait fait place à une ingénue ravissante de candeur et de grâce.

Ses yeux, purs comme des cristaux, bleus comme des turquoises, «joyaux tombés du doigt de l'ange Ithuriel,» n'arrêtaient que sur le comte Woronzoff leur regard calme et doux.

C'est pour lui qu'elle souriait, qu'elle causait, qu'elle s'animait, qu'elle dansait avec une grâce exquise; c'est à lui qu'elle rapportait, par l'expression tendre et soumise de sa physionomie, l'hommage des admirations qui s'élevaient de toutes parts sur son passage.

«L'Aurore plus belle que le jour,» avait murmuré non loin d'elle un domino noir qu'on disait tout bas être Son Altesse Impériale le grand-duc.

Et quand elle lui avait tendu, à ce mystérieux domino, son carnet de nacre de perle, pour y inscrire le danseur auquel elle venait d'accorder une valse, il avait écrit sans signature, en caractère presque lilliputiens, un sonnet improvisé qui commençait ainsi:

Blanche comme un beau lis, et svelte comme lui
Elle a sous sa pâleur des souvenirs de roses....

Ravie d'orgueil, enthousiaste d'elle-même, car le prince était peu complimenteur de sa nature, elle chercha son mari pour lui offrir ce tribut de chevaleresque admiration; mais le comte Woronzoff n'était plus là, perdu dans la foule, sans doute, dédaigneux des suffrages que recueillait à tout instant la reine de la fête.

Décidément, cette merveilleuse beauté avait perdu le pouvoir de le charmer.

Elle le rencontra enfin. Mais quel changement! Que s'était-il donc passé? Son visage était d'une pâleur livide, ses yeux brillaient de lueurs fauves impossibles à regarder en face.

Elle frissonna au contact de la main glacée qui se posa sur son bras nu.

«Vous me faites mal, Serge,» murmura-t-elle.

Cinq doigts de fer semblaient s'être incrustés autour de son poignet blanc.

Il l'emmena dans une embrasure de fenêtre, et là, d'une voix concentrée et terrible, avec une expression de physionomie pleine de mépris et de menace:

«Vous êtes une misérable!» lui dit-il. «Je pars, mais, si je ne la retrouve pas vivante, c'est en vain que vous chercherez le pardon.»

A ce moment, l'orchestre attaquait les premières mesures d'une valse réservée pour le cotillon.

On appelait l'Aurore de toutes parts. Il était quatre heures du matin. La fête était dans son plus joyeux éclat. Alexandra devait donner le signal.

«A demain les affaires sérieuses!» pensa-t-elle.

Et elle tendit la main au grand maître de la police, un homme tout jeune encore, qui avait conquis sa haute position à force d'intrigues, et qui reparaisait pour la première fois depuis qu'elle l'avait éconduit comme tant d'autres, audacieux mais obscur prétendant de sa main.

«Vous me plairiez si vous étiez riche ou puis-

sant,» lui avait-elle dit, «mais je n'ai pas le temps d'attendre.»

Elle avait compris instinctivement qu'en présence de cet homme d'une pénétration singulière, d'un sens moral plus que douteux, d'une conscience peu habituée à prendre l'alarme, il était inutile de garder le masque.

Il était devenu puissant. C'était maintenant Son Excellence le grand maître de la police, situation redoutable, mais enviée d'un grand nombre, à cette époque de conspirations; de plus, il était aussi sur la route de la richesse.

«Ah! pourquoi n'avoir pas attendu?» osa-t-il murmurer à l'oreille de la comtesse, au premier tour de valse.

Elle ne répondit pas, mais, au fond de son âme, elle pensa que celui-là aurait été un ami plus indulgent que le maître sévère qu'elle s'était donné.

Avec celui-ci, il fallait affecter la sagesse, la grandeur d'âme, la sensibilité pour les souffrants, toutes choses hors du caractère et du tempérament d'Alexandra.

Chez l'autre, elle aurait rencontré un complice de ses goûts, de ses travers, de ses passions et de ses vices.

Oh! qu'un masque éternel est une chose lourde à porter!

Aussi, en dépit des menaces du lendemain, quelle joie triomphante sur le front de la comtesse Woronzoff, depuis qu'elle ne sentait plus peser sur elle le regard inquisiteur de son mari!

Le sourire de Joconde entr'ouvrait de nouveau ses lèvres roses, les éclairs provoquants brillaient dans ses yeux de saphir. Elle respirait à pleins poumons l'odeur des cassolettes d'encens que les fervents brûlaient à ses pieds; elle s'enivrait du nectar de louanges hyperboliques, qu'on osait lui adresser depuis qu'elle daignait les recevoir.

Et la Folie agitait ses grelots. Le cotillon allait son train, ce cotillon pour lequel la prodigue mondaine avait fait venir de chez Giroux pour dix mille francs d'accessoires.

Là encore, elle avait dit: «A demain les affaires sérieuses!» car pour la première fois Isbilleff s'était montré rétif.

«Je n'ose pas faire droit à une traite de cette importance sans demander l'autorisation de Son Excellence,» avait-il dit.

En vain la comtesse s'était-elle abaissée jusqu'aux supplications, elle n'avait rien obtenu.

Isbilleff s'était renfermé dans un refus respectueux, mais inexorablement obstiné.

«Je hais cet homme!» s'écria-t-elle avec passion lorsqu'il eut quitté son boudoir, où elle l'avait fait appeler.

Combien plus encore devait-elle maintenant haïr Dimitri, qu'elle soupçonnait d'avoir espionné Macha, et d'avoir livré au comte le secret de la dépêche!

C'était vrai. Au milieu du bal, Dimitri, qui avait pour habitude de rôder partout, avait mis la main, par un hasard providentiel, sur la dépêche, que l'insoucieuse Macha avait négligé d'anéantir. Il s'était empressé d'avertir son maître, et celui-ci l'avait envoyé immédiatement au chemin de fer de Moscou, pendant qu'il changeait de costume, commander un train spécial pour l'heure suivante.